

# Précis de l'art de la guerre [Antoine Henri Jomini]

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ceux qui étaient réunis à Zurich, la discussion tendra toujours à les rapprocher plutôt qu'à les éloigner.

Pour terminer la séance, M. le commandant Wieland a recommandé deux produits artistique et littéraire à la souscription des officiers. L'un est une collection de fort belles lithographies représentant divers groupes de soldats de l'armée fédérale, l'autre est la publication des mémoires du lieutenant-colonel Rosselet, que se propose d'éditer M. de Steiger, à Berne.

La séance levée, le cortège se reforma dans le même ordre que précédemment, et se rendit au Casino, où une collation était préparée, avec le concours d'un excellent Neftenbach, l'Yvorne zurichois, qui soutint dignement sa réputation.

A 3 heures eut lieu, par bateau à vapeur, la promenade annoncée à l'île d'Ufenau, près de Rapperschwyl; la bière d'honneur y fut offerte sur une riante pelouse.

Au retour, à 9 heures, feux d'artifice, puis banquet dans la vaste salle de l'arsenal, admirablement décorée par les soins d'un comité spécial. Des discours dans nos trois langues nationales et la musique y entretenirent la vie jusqu'assez avant dans la nuit.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

### SUR LA FORMATION DES TROUPES POUR LE COMBAT.

Deuxième appendice au *Précis de l'art de la guerre* par le général JOMINI.  
(Paris, 1856. Tanera, éditeur.)

On n'est jamais trop tard pour parler d'un écrit de Jomini, alors même que, comme celui-ci, il a déjà une année de date. Il est peu d'ouvrages qui aient eu un succès aussi général et aussi légitime que le *Précis de l'art de la guerre*, publié en 1838. Ce bréviaire de l'officier supérieur n'est lui-même qu'une condensation en deux volumes des principes et des règles disséminés dans les divers volumes du *Traité des grandes opérations militaires*, dont la première publication commença en 1804. Mais dès 1838 il s'est opéré, dans plusieurs parties des sciences militaires, des progrès ou tout au moins des modifications notables; aussi le général Jomini, toujours attentif à suivre les diverses phases de la science qu'il a si bien exposée, n'a point négligé d'étudier l'influence des récents progrès sur les bases de cette science.

A cet effet il a publié deux *appendices* à son *Précis*, un il y a 8 ans et le second l'année dernière. En 1856 également, une nouvelle édition du *Précis*, comprenant les deux *appendices*, a été publiée par les soins de la librairie Tanera<sup>1</sup>.

C'est de ce second appendice que nous voulons entretenir nos lecteurs.

Son but est d'examiner entr'autres si le perfectionnement des armes à feu aînè-

<sup>1</sup> Prix : 16 francs.

nerait de grandes modifications sur la manière de faire la guerre. Le général Jomini pensait déjà en 1851 que cela exercerait probablement une certaine influence sur les détails de tactique, mais que, dans les grandes opérations stratégiques et dans les grandes combinaisons de batailles, on assurerait toujours la victoire par les principes qui avaient fait triompher les grands capitaines de tous les siècles : Alexandre, César, aussi bien que Frédéric et Napoléon.

Les événements héroïques passés autour de Sébastopol n'ont fait que renforcer l'auteur dans son opinion. Cette lutte gigantesque entre deux camps retranchés, formidablement armés; ces batailles de canons contre des remparts, constituent d'ailleurs une particularité sans analogie avec des batailles rangées au centre du continent et ne peuvent influer en rien sur les grandes combinaisons de la guerre.

Cependant les affaires sanglantes d'Inkermann et de l'Alma ayant attesté l'effet meurtrier des nouvelles armes à feu, le général Jomini fut naturellement amené à rechercher les changements qui pourraient en résulter dans la tactique de l'infanterie.

Remontant d'abord aux guerres de la Révolution, il rappelle les principes fondamentaux qu'il a précédemment exposés dans son *Précis*, concluant à ce que la meilleure formation pour l'attaque est, en thèse générale et sans prétendre jeter dans un même moule toutes les combinaisons tactiques d'un général, le système des lignes formées de colonnes de bataillons par divisions de deux pelotons de front, c'est-à-dire des lignes formées par bataillons en masse ou à distance de peloton, les lignes étant précédées de nombreux tirailleurs et les colonnes conservant entre elles des intervalles dont le maximum serait celui de déploiement et le minimum celui du front d'une colonne.

Après cet exposé remémoratif, le général Jomini entre en matière comme suit :

» La carabine Minié, les fusils rayés et les balles perfectionnées peuvent-ils  
» apporter un changement notable dans les *formations pour le combat*, ou dans  
» les idées de tactique admises jusqu'à présent ? »

» Si ces armes ont favorisé les alliés à l'Alma et à Inkermann, parce qu'ils en étaient seuls munis, il ne faut pas oublier que dans un an ou deux, toutes les armées en seront également pourvues : en sorte que les avantages seront désormais réciproques.....

» Qu'en résultera-t-il pour la tactique ?

» Dispersera-t-on toute une armée en tirailleurs ? ne faudra-t-il pas toujours conserver, soit des lignes entièrement déployées sur deux ou sur trois rangs, soit des lignes de bataillons en colonnes ?

» Les batailles deviendraient-elles des duels à la carabine, où les deux partis se fusilleraient sur place sans manœuvrer, jusqu'à ce que l'un des deux partis s'enfuit ou soit détruit ? Quel est le militaire qui oserait répondre affirmativement à cette question ? Or, si l'on ne peut décider du sort d'une bataille en restant sur place, il est évident que la victoire se prononcera pour le général qui manœvrera le mieux, et il ne pourra manœuvrer qu'avec des lignes déployées ou avec des lignes de

colonnes de bataillons, entiers ou subdivisés en colonnes d'une ou de deux compagnies. Prétendre prescrire par une ordonnance les cas où il faudrait *adopter* l'une ou l'autre de ces formations serait une absurdité :

» Si l'on peut trouver un général assez habile et une armée assez manœuvrière pour marcher à l'ennemi avec 40 ou 50 bataillons en ligne déployée, que l'ordre mince soit prescrit, et l'ordre en colonnes uniquement permis pour les attaques de postes isolés. Mais, je le confesse sincèrement, je n'accepterais jamais le commandement d'une armée à cette condition. La seule chose à régler pour l'ordre de combat, c'est d'interdire la formation de colonnes trop profondes, trop lourdes, car ces colonnes sont aussi difficiles à bien enlever et à bien mouvoir qu'une ligne déployée ; et de plus, elles offrent tant de prise aux ravages de l'artillerie, que leur destruction semble inévitable sans accroître en rien les chances de succès.

» Si l'organisation d'une armée m'était confiée, j'adopterais pour l'infanterie la formation sur deux rangs, et je mettrais l'organisation des régiments en harmonie avec la formation pour le combat.

» Je formerais donc mes régiments d'infanterie de trois bataillons et d'un dépôt. Chaque bataillon aurait six compagnies formant six pelotons : de sorte que le bataillon, ployé en colonnes par divisions, n'aurait que trois divisions, six rangs, de profondeur.

» Cette formation me paraît la plus rationnelle, soit qu'on veuille déployer le régiment, soit qu'on veuille le former en colonnes d'attaque par divisions sur le centre de chaque bataillon, ou sur toute autre division.

» Dans cette dernière hypothèse, la formation par divisions n'ayant que six rangs de profondeur n'offrirait point trop de prise à l'artillerie, et elle conserverait cependant toute la mobilité désirable pour bien enlever les troupes et leur imprimer une grande impulsion: Le déploiement de ces petites colonnes s'exécuterait aussi avec une grande promptitude, et, pour la formation du carré, une colonne formée sur trois divisions de profondeur l'emporterait, sous plusieurs rapports, sur une colonne formée sur quatre ou sur six divisions de profondeur.

» Dans l'armée russe, le bataillon n'ayant que quatre compagnies de 250 hommes chacune, ces compagnies équivalent à la division (deux pelotons) de l'ordonnance française. Il en résulte qu'en Russie la formation de la *colonne double sur le centre* n'est guère praticable, car ce centre n'est qu'un vide, un intervalle séparant la deuxième compagnie de la troisième. Il faut donc se résoudre à former la colonne simple, non sur le centre, mais sur l'une ou l'autre des quatre compagnies ; si l'on tenait à une formation doublée sur le centre, il faudrait prendre pour base les deuxième et troisième compagnies, derrière lesquelles viendraient se réunir les première et quatrième. Mais alors, le bataillon se trouverait formé sur deux lignes plutôt qu'en colonne, et c'est le motif qui me fait préférer la formation en six compagnies ou trois divisions.

» A la vérité, chacune des quatre compagnies actuelles étant divisée en deux pelotons, le bataillon composé ainsi de huit pelotons pourrait former la colonne double

sur les quatrième et cinquième pelotons, qui forment bien le centre. Mais ces deux pelotons appartenant à deux compagnies différentes, il en résulterait que tous les pelotons qui viendraient de la droite et de la gauche se réunir pour former la colonne double, se trouveraient également appartenir à des compagnies différentes ; en sorte que tous les capitaines de compagnies auraient la moitié de leurs soldats détachés sous un autre chef, et qu'eux-mêmes auraient la moitié de leur division appartenant à une autre compagnie. Une telle anomalie pour marcher à l'ennemi offrirait d'immenses inconvénients : car le capitaine étant le vrai chef, le père et le juge des soldats de sa compagnie, il en obtiendra toujours plus que d'un soldat étranger. Outre cela, si une pareille colonne double était vivement ramenée, et qu'on voulût la reformer en ligne, il serait difficile que le désordre ne s'introduisît pas parmi ces pelotons, courant de côté et d'autre pour rejoindre leur compagnie. Dans l'ordonnance française, où le bataillon est composé de huit compagnies formant autant de pelotons pour la manœuvre, cet inconvénient n'existe pas, puisque chaque compagnie étant conduite par son capitaine dans la colonne double, il n'en résulte aucune dislocation. A la vérité, les deux compagnies qui doivent se réunir pour former la division auront chacune un chef, mais ce serait un bien plutôt qu'un mal, parce qu'il y aurait, entre les deux chefs de compagnie et leurs soldats rivalité de zèle et de bravoure ; on sait que l'émulation et l'amour-propre sont la source de bien des courages ; d'ailleurs, au besoin, le plus ancien des capitaines conduirait de droit la division.

» Il est temps, du reste, de quitter ces détails, entièrement secondaires, pour revenir à la question principale qui nous occupe.

» Puisque j'ai parlé du système général adopté par Wellington, je crois devoir, avant de terminer, expliquer en quoi consistait ce système, autant que l'on peut en juger d'après les renseignements de l'histoire.

» En Espagne et en Portugal surtout, il avait à sa disposition une masse de troupes du pays, sur lesquelles il comptait peu pour une bataille rangée, à cause de leur manque d'instruction et de discipline, mais qui, pleines d'animosités contre les Français, formaient des nuées de tirailleurs excellents pour harceler l'ennemi. Instruit par expérience des effets connus de la *furia francese* et des attaques impétueuses des colonnes conduites par des Masséna et des Ney, Wellington calcula fort justement les moyens d'amortir cette impétuosité et d'en triompher ensuite. Le duc s'appliqua donc à choisir des positions d'un accès difficile ; il en couvrait les avenues par des nuées de ces tirailleurs espagnols et portugais, habiles à profiter de tous les abris du terrain ; il plaçait son artillerie en partie sur la crête tactique de la position, en partie plus en arrière, et criblait ainsi les colonnes en marche par une fusillade et une canonnade meurtrières, tandis que son excellente infanterie anglaise, tenue à cent pas en arrière de la crête, attendait sans être exposée l'arrivée de ces colonnes ; puis, lorsque celles-ci parvenaient au sommet, fatiguées, essouffées et déjà décimées, il les accueillait par des décharges générales de mousque-

terie et d'artillerie, et lançait ensuite sa ligne à la baïonnette sur ces colonnes déjà à moitié en désordre.

» Ce système, qui était parfaitement rationnel, appliqué à l'Espagne et au Portugal surtout, avec la masse de troupes du pays que l'on pouvait employer en tirailleurs dans un terrain très accidenté, exigeait des modifications en Belgique. A Waterloo, le général anglais prit position sur un plateau incliné en pente douce, formant un glacis où l'artillerie avait un champ de tir magnifique, où elle produisait son effet le plus terrible, et dont les deux flancs étaient bien protégés. Wellington découvrait de la crête du plateau les moindres mouvements de l'armée française, qui ne voyait rien des siens : mais, nonobstant tous ces avantages, son système ne l'eût pas empêché de perdre la bataille, si une foule d'autres circonstances n'étaient venues à son secours.

» Tout le monde connaît plus ou moins exactement les péripéties de cette célèbre lutte, que j'ai décrite ailleurs avec impartialité, en démontrant que la victoire ne saurait être attribuée ni au feu de mousqueterie, ni aux lignes déployées, mais qu'elle fut due aux causes accidentelles suivantes :

» 1<sup>o</sup> A la pluie qui, en détrempant les terres, rendit la marche offensive des Français très lente et très pénible, enleva toute impulsion aux premières attaques, et empêcha de les faire soutenir convenablement par l'artillerie ;

» 2<sup>o</sup> A la formation primitive en colonnes trop profondes, de la droite principalement ;

» 3<sup>o</sup> A l'incohérence dans l'emploi des trois armes ; attendu que l'infanterie et la cavalerie exécutèrent plusieurs attaques alternatives, sans jamais donner simultanément ;

» 4<sup>o</sup> *Et enfin, par-dessus tout, à l'arrivée inattendue de toute l'armée prussienne, tombant au moment décisif sur le flanc droit, et presque sur les derrières des Français.*

» Tout militaire expérimenté conviendra que malgré la boue, et malgré la bonne contenance de l'infanterie anglaise, si le gros de l'infanterie française se fût lancé en *colonnes de bataillons à la suite de la grande charge de cavalerie*, l'armée combinée eût été enfoncée et rejetée sur Anvers. Même indépendamment de ces circonstances, sans l'arrivée de Blücher, l'armée anglaise eût été forcée à la retraite ; et je maintiens que cette bataille ne peut compter au nombre de celles qui pourraient prouver la supériorité du feu de mousqueterie sur les attaques en colonnes bien dirigée.

» De toutes ces discussions, je crois qu'on est en droit de conclure :

» 1<sup>o</sup> Que le perfectionnement des armes à feu ne saurait produire un changement notable dans la manière de mener les troupes au combat, *mais qu'il serait utile d'introduire dans l'ordonnance de l'infanterie la formation des colonnes par compagnies ; d'avoir de bons et nombreux tirailleurs, et de bien exercer les troupes au tir.* Les armées qui possèdent des régiments entiers de chasseurs pourront les employer à ce service en les répartissant dans les brigades ; néanmoins, il sera tou-

jours préférable de prendre alternativement ces tirailleurs dans chaque compagnie, à mesure qu'on en aurait besoin, ce qui sera facile, lorsque les troupes seront exercées au tir : par ce moyen, on pourra employer les régiments de chasseurs en ligne comme les autres, et si le nombre des tirailleurs extraits des compagnies devenait parfois insuffisant, on pourrait alors y adjoindre un bataillon de chasseurs par divisions ;

» 2° Que si le système des lignes déployées et des feux de mousqueterie, pratiqué par Wellington, est excellent pour la défensive, il paraît aussi difficile que jamais de l'employer pour lancer une armée à l'attaque d'une position ennemie ;

» 3° Que, malgré le perfectionnement des armes à feu, deux armées se rencontrant et voulant se livrer bataille ne sauraient se fusiller de loin toute une journée ; il faudra toujours que l'une des deux se porte en avant pour attaquer l'autre ;

» 4° Que dès lors le succès dépendra, comme jadis, de la manœuvre la plus habile, selon les principes de la grande tactique, qui consistent à *savoir lancer la masse de ses troupes, au moment opportun, sur le point du champ de bataille qui peut décider de la victoire, en y faisant concourir les trois armes simultanément ;*

» 5° Qu'il serait difficile de beaucoup ajouter à ce que j'ai dit sur ce sujet, dans les chapitres IV et V de mon *Précis de l'art de la guerre*, tome II ; et qu'il semble surtout peu rationnel de déterminer par règlement un système absolu de formation pour le combat, l'ordonnance devant se borner à prescrire les mouvements d'exécution ;

» 6° Que l'un des premiers gages de la victoire, dans l'offensive, consistera toujours à ce qu'un général ait le talent de bien enlever ses troupes et d'aborder franchement l'ennemi, en adoptant le système de formation convenable au terrain, à la qualité et à l'esprit de ses troupes, ainsi qu'à son propre génie.

» Enfin, je terminerai ces lignes en rappelant : « *Que la guerre, loin d'être une science exacte, est un drame terrible et passionné, soumis, il est vrai, à trois ou quatre principes généraux, mais dont le résultat est subordonné à une foule de complications morales et physiques. Vérité que j'ai déjà émise, il y a sept ans, dans le premier appendice, auquel celui-ci doit servir de complément.* »

## RAPPORT

SUR L'ARMEMENT ET LA CAMPAGNE DE 1857.

(Du 15 avril 1857.)

(Suite.)

Dès le 1<sup>er</sup> janvier, le commandant en chef, prenant en considération la gravité des circonstances, renforçait le corps d'observation, en appelant une partie des divisions I, IV et VI. Ce renfort de 14,500 hommes et de 660 chevaux portait l'effectif du corps d'observation à environ 29,300 hommes et à 1,660 chevaux.

Deux trains de pontons accompagnés de leur personnel durent, en outre, s'acheminer sur Bâle et sur Schaffhouse.

L'entrée en ligne des troupes nouvellement mises sur pied fut accompagnée d'un